

CHCEUR FRANCAIS.

L'été dernier, je parcourais les Alpes en touriste. A la tombée du jour, je m'arrêtai dans un village, niché dans la sombre ramure des pins, où je comptais passer la nuit. Je trouvais en effet la table et le gîte dans son unique auberge, dont l'hôte un bon homme au sourire béat; me fit largement les honneurs...aux dépens de ma bourse.

Dans mon étroite chambre, aux murs blanchis à la chaux et au mobilier plus que rudimentaire, je dormis mal; le lit était dur, j'étais dans mon logis bas de plafond. Au petit jour, je me levai les membres brisés et je dégingolai lestement l'escalier, aux marches verrouillées et branlantes, pressé que j'étais de respirer la brise alpine et de me refaire des forces aux senteurs vivifiantes qui descendaient de la montagne.

Quand je passai le seuil de l'auberge, l'aube blanchissait à l'horizon, et de la vallée, noyée encore dans la brume, montaient des tintements de clochet qui annonçaient le réveil à la vie.

J'allais droit devant moi, sans but, humant avec délices l'air matinal tout chargé des exhalaisons balsamiques des pins et m'enivrant de cette douce poésie qui se dégage à cette heure de toute la nature.

Je marchais ainsi à l'aventure moitié rêvant, moitié pensant, quand les hasards de ma course m'amènèrent devant le cimetière du village. J'entrai dans le paisible enclos.

Des croix de bois alignaient leurs silhouettes des deux côtés de l'allée principale au bout de laquelle se dressait un calvaire qui projetait son ombre consolante sur les tombes voisines. Point de mausolées somptueux ni de lourdes pierres tombales; rien que des croix, des fleurs et de la mousse. Le rosier sauvage et la blanche anémone croissaient à l'envi sur les terres auxquel les ils formaient, par leurs nombreux enlacements, d'odorantes couronnes. La clématite et le frêle jasmin y enroulaient leurs tiges, et dans les massifs de buis vert les couvées du printemps s'essayaient à chanter.

La poésie intense de ce cadre rustique berçait doucement ma pensée. J'étais ému jusqu'au fond de l'âme de cette simplicité gracieuse qui présidait au dernier sommeil de ces humbles et de ces obscurs dont les cendres reposaient sous la terre brune.

Je cheminais depuis quelques instants, au milieu des tertres fleuris, quand, au détour de l'allée, je fus témoin d'une scène touchante. Devant une tombe, surmontée d'une croix sans aucune épitaphe, un enfant priait, agnouillé dans la mousse humide, tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues hâlées. Au pied de la croix, dans un grossier pot de terre aux parois ébréchés un géranium étalait ses marges baquets rouges. Cet enfant, en pleurs, cette fleur solitaire, tout cela m'impressionna plus que je ne saurais le dire. Je me glissai derrière un buis, et de là, j'épiaï les moindres gestes du petit affligé.

C'était un petit garçon d'une dizaine d'années environ, à la figure intelligente et aux membres robustes. Son visage d'enfant était empreint d'une gravité au-dessus de son âge, et ses yeux, deux yeux bruns bien fendus, exprimaient une énergie précocée.

Quand il eut fini de prier il se redressa, puis, soulevant à deux mains une cruche de grès placée à ses côtés, il arrosa la frêle plante, mais cela avec tant de soins, tant d'amour, que je me sentis pris pour lui d'un ardent intérêt. Je m'approchai, et, me montrant :

Enfant, lui dis je, est ce ta mère qui est la ? De la tête, il fit signe que non. Ton père alors ? repris je. Il fixa sur moi ses grands yeux sérieux et répondit d'une voix basse :

Il sont deux. Des frères ? des sœurs ? questions à je encore. Il fit un geste négatif. Qui donc alors ? demandai je étonné.

Une flamme passa dans les prunelles de l'enfant, et, un peu pâle, il répondit d'un accent plein de fierté :

Ce sont deux soldats de la dernière guerre. Touché de l'accent avec lequel il m'avait fait cette réponse, je repartis : Deux gars du village, sans doute ?

Nou, fit-il, ils n'étaient pas d'ici. Et, sans plus se faire prier, il me conta leur court histoire. C'étaient, paraît-il, deux soldats morts en braves sur le champ de bataille. L'un avait succombé en enlevant un drapeau à l'armée ennemie, l'autre avait trouvé la mort en occupant un poste périlleux. Leurs camarades avaient transporté leurs corps jusqu'à ce hameau perdu des Alpes, où on leur avait donné la sépulture dans un coin du petit cimetière, et la commune avait fait les frais de la modeste croix noire qui devait seule perpétuer leur souvenir.

N'est ce pas bien beau ce qu'il ont fait ? ajouta en terminant l'enfant, tandis que sa poitrine se gonflait de sanglots et que son expressive figure reflétait une admiration mêlée de noble orgueil. Oui, bien beau répétai je machinalement, surpris de découvrir chez cet enfant des champs le germe de tels sentiments.

Et que viens tu faire ici, repris-je ? Il se redressa, et avec une nuance de tristesse dans la voix :

Dame ! au village on les oublie, fit-il ; alors, moi, depuis que le père m'a raconté leurs histoire, je me suis dit que c'était mal de les oublier ainsi après ce qu'ils ont fait, et je leur ai porté cette fleur afin qu'ils voient du ciel que moi, du moins, je pense à eux..... Puis je viens chaque matin faire ici ma prière. Tu cries pour eux ? Oh ! non, répliqua-t-il avec vivacité. Et d'un ton pénétré : Les bons qui n'ont jamais fait que le bien en leur vie vont droit au ciel, m'a souvent assuré le père, dit-il, et ceux-là, pour sûr, devaient être bons, puisqu'ils sont morts pour défendre la France. Plus bas, il continua : Je prie pour moi. Ah ! Et que demandes-tu à Dieu dans tes prières ? La physionomie du petit inconnu s'éclaira d'un reflet d'énergie extraordinaire, et tout sérieux, il répondit : D'être brave et vaillant comme eux. Puis s'animant et avec une gravité touchante, il reprit : "Mon Dieu, lui dis je, rendez moi bon et courageux, et faites moi la grâce d'être utile à ma patrie comme eux." Vous comprenez, ajouta-t-il ensuite, je veux être soldat à mon tour, quand je serai grand. Et son petit visage nerveux tressaillait d'impatience, et ses yeux lançaient des éclairs tandis que sa main brune désignait l'horizon, au delà des montagnes, la contrée où coule le Rhin.

ne le reçut point mal, mais, pour se défaire adroitement de lui, il lui dit : "Je connais M. le curé." Le curé vint donc le visiter, et après un assez long entretien, le zélé pasteur avoua qu'il n'avait rien obtenu.

Le soir, nouvel entretien, nouveau refus, si catégorique, cette fois, que le curé demanda aux Sœurs de laisser le malade tranquille s'il ne demandait pas lui-même le prêtre.

Un peu plus, on lui parla du vicar qui passait. Mais le malade se fâcha et se mit à jurer horriblement.

Les Sœurs, désolées, commentèrent une neuvaine et l'une d'elles alla glisser une médaille miraculeuse entre les deux matelas du malheureux obstiné. A ce moment, le malade voulait absolument sortir; c'était pour aller au cabinet, disait-il; mais tous les malades voyent bien que c'était dans le dessein de se dévotir.

Le lendemain, dès le lever, une Sœur va le voir, non sans de vives appréhensions. Mais, chose inattendue, il avait l'esprit calme et paraissait mieux. "Je vais très bien," déclara-t-il à la Sœur.

—Et, comme celle-ci se retirait, le malade le rappela. "Ma Sœur, mais je veux me confesser !" — Vous voulez vous confesser, reprit la Sœur prenez garde, n'allez pas faire comme hier; est il bien vrai que vous le voulez sincèrement ?

Oui, ma Sœur, ma foi d'honnête homme. — En bien, je vais chercher M. le Curé, mais il faudra dire tous vos péchés. Alors il se mit à dire tout haut ses plus grandes fautes, sans aucun respect humain; an avait même de la peine à le faire cesser. M. le Curé arriva et il lui fit sa confession, qui dura une heure. Ensuite, une de nous étant allée le voir il s'écria : "Oh ! ma Sœur, que je suis content ! je me suis confessé, j'ai l'absolution, et M. le Curé doit revenir ce soir. Depuis ma première communion, c'est aujourd'hui le jour le plus heureux de ma vie." Il paraissait fort touché et exprimait un désir tout extraordinaire de recevoir le Bon Dieu. "Savez vous ce que nous avons fait ? — Qu'est-ce que c'est, ma Sœur ? — Nous avons mis entre vos matelas une médaille miraculeuse de la Sainte Vierge. — Ah ! voilà donc pourquoi j'ai passé une si bonne nuit, répondit il, aussi j'ai comme senti qu'il y avait quelque chose, tant je me trouvais changé, et je ne sais à quoi il a tenu que je n'ai pas cherché dans mon lit, j'en ai eu la pensée." On sortit donc la médaille, et en la voyant, il la baisa avec respect et affection. "C'est elle, s'écria-t-il, qui m'a donné la force de braver le respect humain, il faut la placer à ma boutonnière, et je vais vous donner un ruban pour que vous me l'attachiez à côté de ma décoration." (Il avait la croix d'honneur). Le ruban qu'il avait offert d'abord étant déjà un peu passé.

"Non, pas celui-là, ma Sœur, mais celui-ci, la Sainte-Vierge mérite bien un ruban neuf." La sœur, voulant ménager sa faiblesse, lui plaça la médaille de manière qu'on ne l'aperçut pas trop. "Oh ! ne la cachez pas, ma Sœur, dit il, mettez-la à côté de ma croix, je ne rougirai pas de la montrer."

Dans l'après midi, on se disposa à lui porter les Sacraments; mais à la vue du Saint-Viatique, il fut si frappé et si pénétré, qu'il demandait tout haut pardon à Dieu des péchés de sa vie, en détail, de sorte qu'il fallut le prier plusieurs fois de le faire tout bas, encore eut-on bien de la peine à l'obtenir, son cœur ne pouvant comprimer ses sentiments.

Il passa la nuit suivante et le lendemain dans les mêmes dispositions de foi et de regret, jusqu'au lundi matin (1er, décembre) où il rendit paisiblement son âme à Dieu.

P. S. — Comme avant d'ensevelir le défunt, la Sœur reprenait la médaille, son voisin de lit lui demanda avec les plus vives instances, tant il était persuadé que cette conversion si touchante était due à sa vertu.

A-T-IL UN SABRE.

Un général s'ennuyait dans son hôtel. Il était, un jour, à sa fenêtre et regardait circuler les gens.

Tout à coup il voit venir l'un de ses officiers qui n'avait pas son sabre. Manque de discipline au premier chef !

"Ah ! s'écrie-t-il, enchaîné, voilà un lieutenant qui va me divertir. Dix minutes d'interrogatoire et un mois d'arrêts. C'est toujours autant de passé." Cependant, le lieutenant approchait sans défiance.

Lorsqu'il fut à portée de la voix. H. ! montez donc ici, monsieur, toute d suite." L'officier leva la tête et aperçut son supérieur. En même temps, il réfléchit qu'il avait laissé son sabre à la maison. Il comprit dans quelle position il allait se trouver...

Par malheur, il n'y avait pas à revenir sur ses pas: il avait été vu désarmé et il fallait qu'il affrontât l'orage... La figure du général était radieuse.

Il se frotta les mains en homme qui a trouvé occasion de se distraire. Le lieutenant prend son parti. Il pénètre dans le logis de son chef, et, en traversant l'antichambre, avise un sabre d'ordonnance appendu à la muraille.

"Ah ! dit-il voici bien mon affaire." Il décroche le sabre et le met à sa ceinture. Puis, prenant un air innocent, il entre chez son supérieur et s'arrête à la porte: Mon général m'a fait l'honneur de m'appeler ?

Oui, je voulais vous demander..... Le général s'interrompit brusquement. Le lieutenant à un sabre ! Bigre, s'exclama le supérieur dont la physionomie a changé, et sur les lèvres duquel un sourire s'épanouit, qu'est-ce que je voulais donc vous demander ? Je me rappelle maintenant: des nouvelles de votre famille. Comment se porte votre père ? S'il pouvait connaître votre sollicitude à son égard, il en serait flatté mon général, par malheur il y a vingt ans qu'il est mort. Le général considéra le lieutenant avec une mine tout ébahie. — De sorte, continua celui-ci, que vous n'avez pas autre chose à me dire ? — Ma foi non, répondit le général. Seulement ne sortez jamais sans sabre, car j'aurais été obligé de vous mettre aux arrêts pour un mois, si vous n'aviez pas eu cette arme. — Peste, je m'en garderais bien; aussi voyez ! Et le jeune homme montra audacieusement la latte qui pendait à son côté. — Oui, oui, je vois mon cher, allez ! L'officier s'empressa de profiter de la permission. Il salua le général, quitta le salon; et en repassant par l'antichambre, il remit le sabre à son clou. Ensuite, il sortit du logis. Le général avait repris sa place à la croisée. En revoyant l'officier sans sabre, il appela sa femme. Elle accourut. "Tiens, lui dit-il, regarde ce lieutenant qui s'en va. — Je le regarde. — Le distingues-tu en détail ? — Parfaitement. — A-t-il un sabre ? — Non. — Eh bien ! c'est ce qui te trompe, il a l'air de ne pas en avoir et il en a un." La femme ne fit pas d'observation. Elle était habituée à croire son époux sur parole. Quant à l'officier, il en fut quitte pour la peur, et, profitant de l'avis donné, il ne sortit plus jamais sans son sabre.

UNE DECORATION

Un militaire qui crachait le sang depuis six mois était soigné à l'hôtel des Invalides, salle Vincent, no 20.

Ses mœurs étaient fort mauvaises, au vu et au su de tous. Son état ayant empiré, il refusait obstinément de se réconcilier avec son Dieu. Je suis honnête homme, je n'ai ni tué ni volé; écoutez, ma Sœur, après tout, laissez-moi tranquille."

Le vendredi, 26 novembre 1834, on craignait qu'il ne vit pas la fin du jour. Un vicar vint donc le voir. Notre malade

ne le reçut point mal, mais, pour se défaire adroitement de lui, il lui dit : "Je connais M. le curé." Le curé vint donc le visiter, et après un assez long entretien, le zélé pasteur avoua qu'il n'avait rien obtenu.

Le soir, nouvel entretien, nouveau refus, si catégorique, cette fois, que le curé demanda aux Sœurs de laisser le malade tranquille s'il ne demandait pas lui-même le prêtre.

Un peu plus, on lui parla du vicar qui passait. Mais le malade se fâcha et se mit à jurer horriblement.

Les Sœurs, désolées, commentèrent une neuvaine et l'une d'elles alla glisser une médaille miraculeuse entre les deux matelas du malheureux obstiné. A ce moment, le malade voulait absolument sortir; c'était pour aller au cabinet, disait-il; mais tous les malades voyent bien que c'était dans le dessein de se dévotir.

Le lendemain, dès le lever, une Sœur va le voir, non sans de vives appréhensions. Mais, chose inattendue, il avait l'esprit calme et paraissait mieux. "Je vais très bien," déclara-t-il à la Sœur.

—Et, comme celle-ci se retirait, le malade le rappela. "Ma Sœur, mais je veux me confesser !" — Vous voulez vous confesser, reprit la Sœur prenez garde, n'allez pas faire comme hier; est il bien vrai que vous le voulez sincèrement ?

Oui, ma Sœur, ma foi d'honnête homme. — En bien, je vais chercher M. le Curé, mais il faudra dire tous vos péchés. Alors il se mit à dire tout haut ses plus grandes fautes, sans aucun respect humain; an avait même de la peine à le faire cesser. M. le Curé arriva et il lui fit sa confession, qui dura une heure. Ensuite, une de nous étant allée le voir il s'écria : "Oh ! ma Sœur, que je suis content ! je me suis confessé, j'ai l'absolution, et M. le Curé doit revenir ce soir. Depuis ma première communion, c'est aujourd'hui le jour le plus heureux de ma vie." Il paraissait fort touché et exprimait un désir tout extraordinaire de recevoir le Bon Dieu. "Savez vous ce que nous avons fait ? — Qu'est-ce que c'est, ma Sœur ? — Nous avons mis entre vos matelas une médaille miraculeuse de la Sainte Vierge. — Ah ! voilà donc pourquoi j'ai passé une si bonne nuit, répondit il, aussi j'ai comme senti qu'il y avait quelque chose, tant je me trouvais changé, et je ne sais à quoi il a tenu que je n'ai pas cherché dans mon lit, j'en ai eu la pensée." On sortit donc la médaille, et en la voyant, il la baisa avec respect et affection. "C'est elle, s'écria-t-il, qui m'a donné la force de braver le respect humain, il faut la placer à ma boutonnière, et je vais vous donner un ruban pour que vous me l'attachiez à côté de ma décoration." (Il avait la croix d'honneur). Le ruban qu'il avait offert d'abord étant déjà un peu passé.

"Non, pas celui-là, ma Sœur, mais celui-ci, la Sainte-Vierge mérite bien un ruban neuf." La sœur, voulant ménager sa faiblesse, lui plaça la médaille de manière qu'on ne l'aperçut pas trop. "Oh ! ne la cachez pas, ma Sœur, dit il, mettez-la à côté de ma croix, je ne rougirai pas de la montrer."

Dans l'après midi, on se disposa à lui porter les Sacraments; mais à la vue du Saint-Viatique, il fut si frappé et si pénétré, qu'il demandait tout haut pardon à Dieu des péchés de sa vie, en détail, de sorte qu'il fallut le prier plusieurs fois de le faire tout bas, encore eut-on bien de la peine à l'obtenir, son cœur ne pouvant comprimer ses sentiments.

Il passa la nuit suivante et le lendemain dans les mêmes dispositions de foi et de regret, jusqu'au lundi matin (1er, décembre) où il rendit paisiblement son âme à Dieu.

P. S. — Comme avant d'ensevelir le défunt, la Sœur reprenait la médaille, son voisin de lit lui demanda avec les plus vives instances, tant il était persuadé que cette conversion si touchante était due à sa vertu.

A-T-IL UN SABRE.

Un général s'ennuyait dans son hôtel. Il était, un jour, à sa fenêtre et regardait circuler les gens.

Tout à coup il voit venir l'un de ses officiers qui n'avait pas son sabre. Manque de discipline au premier chef !

"Ah ! s'écrie-t-il, enchaîné, voilà un lieutenant qui va me divertir. Dix minutes d'interrogatoire et un mois d'arrêts. C'est toujours autant de passé." Cependant, le lieutenant approchait sans défiance.

Lorsqu'il fut à portée de la voix. H. ! montez donc ici, monsieur, toute d suite." L'officier leva la tête et aperçut son supérieur. En même temps, il réfléchit qu'il avait laissé son sabre à la maison. Il comprit dans quelle position il allait se trouver...

Par malheur, il n'y avait pas à revenir sur ses pas: il avait été vu désarmé et il fallait qu'il affrontât l'orage... La figure du général était radieuse.

Il se frotta les mains en homme qui a trouvé occasion de se distraire. Le lieutenant prend son parti. Il pénètre dans le logis de son chef, et, en traversant l'antichambre, avise un sabre d'ordonnance appendu à la muraille.

"Ah ! dit-il voici bien mon affaire." Il décroche le sabre et le met à sa ceinture. Puis, prenant un air innocent, il entre chez son supérieur et s'arrête à la porte: Mon général m'a fait l'honneur de m'appeler ?

Oui, je voulais vous demander..... Le général s'interrompit brusquement. Le lieutenant à un sabre ! Bigre, s'exclama le supérieur dont la physionomie a changé, et sur les lèvres duquel un sourire s'épanouit, qu'est-ce que je voulais donc vous demander ? Je me rappelle maintenant: des nouvelles de votre famille. Comment se porte votre père ? S'il pouvait connaître votre sollicitude à son égard, il en serait flatté mon général, par malheur il y a vingt ans qu'il est mort. Le général considéra le lieutenant avec une mine tout ébahie. — De sorte, continua celui-ci, que vous n'avez pas autre chose à me dire ? — Ma foi non, répondit le général. Seulement ne sortez jamais sans sabre, car j'aurais été obligé de vous mettre aux arrêts pour un mois, si vous n'aviez pas eu cette arme. — Peste, je m'en garderais bien; aussi voyez ! Et le jeune homme montra audacieusement la latte qui pendait à son côté. — Oui, oui, je vois mon cher, allez ! L'officier s'empressa de profiter de la permission. Il salua le général, quitta le salon; et en repassant par l'antichambre, il remit le sabre à son clou. Ensuite, il sortit du logis. Le général avait repris sa place à la croisée. En revoyant l'officier sans sabre, il appela sa femme. Elle accourut. "Tiens, lui dit-il, regarde ce lieutenant qui s'en va. — Je le regarde. — Le distingues-tu en détail ? — Parfaitement. — A-t-il un sabre ? — Non. — Eh bien ! c'est ce qui te trompe, il a l'air de ne pas en avoir et il en a un." La femme ne fit pas d'observation. Elle était habituée à croire son époux sur parole. Quant à l'officier, il en fut quitte pour la peur, et, profitant de l'avis donné, il ne sortit plus jamais sans son sabre.

L'HIVER ARRIVE!

Il vous fait tenir votre maison chaudement et d'une manière confortable.

Essayez une de nos Fournaises à air chaud.

Les meilleurs sur le marché.

Nous avons une grande quantité de MORUE de première qualité.

The, Tabac, Sucre, Melasse, etc. etc.

Nous garantissons de vous donner satisfaction.

VENEZ NOUS VOIR

A. J. Bernard.

Mutual Reserve Fund Life Association of NEW YORK.

THE First and Best Insurance Association Gives Insurance at Cost; Total Business nearly \$300,000,000 Paid nearly \$3,000,000 in 1892, to decrease members; conducted on the Best Plan.

AGENTS wanted to canvass the province of Prince Edward Island. The most liberal terms offered. Address: GEO. P. THOMAS SPECIAL AGENT FOR P. E. Island. Direction and Business Office.

June 7th '94-11

CASH CASH

I will pay cash for 10,000 Bushels of Black Oats delivered at my Warehouse during the first of this winter. I also want 10,000 Cash Customers to buy goods at my Store as I am bound to sell cheap in order to get the cash trade and those who have not paid up their old accounts I want them to pay up without delay.

THOS. WILKINSON, ALBERTON.

Dec. 8th. 1894.

JOSEPH GALLANT

—NEGOCIANT EN—

MARCHANDISES SECHES, GRO-CERIES, BOIS, CHARBON, PRODUITS DE TOUTES SORTES ETC., ETC.

RUSTICOVILLE, I. P. E.

Oct. 12. '94.



REGULATE THE

STOMACH, LIVER AND BOWELS, PURIFY THE BLOOD.

A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief. Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 25 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO., 10 Spruce Street, New York City.

A PIANO AND ORGAN BOOK FREE.

Our new Catalogue is a grand portfolio of all the latest and best styles of Organs and Pianos. It illustrates, describes, and gives manufacturers' prices on Organs from \$25.00 up, and Pianos from \$150 up. It shows how to buy at wholesale direct from the manufacturers, and save over 50 per cent. THE CORNISH ORGANS AND PIANOS. Guaranteed for 25 yrs., have been played and praised for nearly 30 yrs.; to-day they are the most popular instruments made. Secure our SPECIAL TERMS of Credit, framed to suit the times. Remember this grand book is sent FREE. Write for it at once. CORNISH & CO. (Established nearly 30 yrs.) Washington, N.J.

PATENTS CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS. CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to H. H. & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through H. H. & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public with out cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Monthly editions, monthly \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new inventions, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address H. H. & CO., New York, 391 Broadway.

Ripans Tablets relieve nausea.